

PREMIÈRE PARTIE

Chapitre I

Deux panaches blancs ondulent de part et d'autre des épaules de Carlos : à pleine vitesse, l'engin semble planer au-dessus de l'eau bleue de la baie, soulevant des gerbes d'écume qui éclatent en gouttelettes scintillant au soleil. Fouettée par la brise et par les paquets de mer qui viennent régulièrement l'inonder au rythme des vagues, les épaules bronzées chauffées par le chaud soleil de janvier, Léa se laisse doucement griser par la vitesse. Juste en-dessous d'eux, le moteur du scooter, hurlant et vibrant, semble vouloir l'emmener dans une autre dimension où rien d'autre n'existerait que la mer, le vent, le soleil. Et la vitesse.

« Alors ? lui demande Carlos.

– Génial !

– Tiens-toi bien !

– Pourquoi ?

– Tu vas voir... »

Léa pousse un cri de surprise : piloté avec expertise par Carlos, le scooter vient de virer de bord brutalement et rebondit de nouveau de vague en vague de toute la puissance de son moteur !

« Waaaaa ! Tu en as beaucoup, des sensations comme ça ? hurle Léa dans les oreilles de Carlos.

– Autant que tu veux ! Tiens, regarde ! »

Et Carlos engage le scooter dans un tourbillon de virages : à bâbord ! À tribord ! À bâbord ! Ravie, Léa se cramponne à lui en riant aux éclats.

* * *

Mais laissons-les un instant brûler joyeusement le carburant de leur scooter en rebondissant de vague en vague, puis virant pour foncer de nouveau, dans le bruit assourdissant de leur engin. Car je m'aperçois que je manque à tous mes devoirs : je ne vous ai pas encore présenté Léa.

Mais vous la connaissez, en fait. Mais si ! Fermez les yeux et imaginez une jeune femme en vacances – pardon : faisant un break ! – sous le soleil brûlant de janvier, sur l'île de San Bernardo aux Antilles. Vous y êtes ? Je vous disais bien que vous la connaissiez ! Si vous ne l'avez pas vue depuis un certain temps, il faut que je vous dise qu'elle a maintenant les cheveux très courts, mais qu'elle a gardé cette spontanéité et ce zeste (devrais-je dire ce reste ?) de naïveté qui la rendaient si attachante. Ou plutôt qu'elle n'a pas réussi à s'en défaire tout à fait. Quand elle vous sourit, c'est un rayon de soleil qui illumine votre journée. Quand vous lui souriez, vous avez droit selon votre âge ou votre sexe, à un sourire éblouissant, un sourire ostensiblement poli, une moue condescendante ou une statue de mépris.

Je vous disais bien que vous la connaissiez.

Si Léa est à San Bernardo, c'est à l'invitation de Rémi, son compagnon du moment : « Eu par ma boîte opportunité semaine Antilles : ca t tente ? », lui avait-il envoyé par SMS. Magnanime, Léa avait accepté de bon gré : « Vais essayer me libérer. Quelle chance tu as ! Biz. »

La question des passeports avait été réglée rapidement puisque Léa avait visité récemment le Japon avec JB et sa bande, et avait passé les fêtes de fin d'année à l'île Maurice avec Laura. Et c'est ainsi que nous retrouvons Léa et Rémi à San Bernardo. Elle est maintenant revenue de sa balade en mer et a rejoint Rémi à la plage de l'hôtel :

« Waaa, putain, chuis crevée, moi !, fait-elle en s'étirant dans le transat bleu et blanc que Rémi lui avait réservé. Ça remue de partout, ce truc, une vraie lessiveuse. Mais comme sensations, génial !

– Mmm... »

Léa ne semble pas remarquer le silence et l'air renfermé de Rémi.

« Et puis, Carlos, aaah ! Il est génial pour manier ça. Un vrai dieu. Et en plus il est super-sympa !

– Tu trouves !? , finit-il par éclater. Moi, j'ai pas vraiment trouvé ça sympa quand vous êtes passés au ras de mon paddle ! Pas vraiment apprécié ! La planche est partie dans tous les sens et j'ai dessalé ! Sympa, oui ; très sympa !

– Il fallait voir la tête que tu faisais, rit-elle.

– Eh bien merci ! Ça fait plaisir !

– Et voilà, continue-t-elle en riant tout en se renversant dans son transat pour attraper sa tablette, Monsieur est vexé parce qu'on est passé devant lui et qu'il est tombé à l'eau. Hé, c'est pas notre faute si tu ne maîtrise pas ton paddle !

– Quoi !!? Oh, mais non : vous m'avez pratiquement foncé dessus ! Ça aurait pu être grave ! »

Léa lève les yeux au ciel : elle ne comprend vraiment pas pourquoi Rémi fait une telle scène pour cet incident. Déjà absorbée par l'écran de sa tablette, elle lâche :

« Eh ! Oh ! Un peu d'humour, tu veux ? »

Mais Rémi n'a pas envie de se calmer :

« C'est facile, ça, rugit-il. Et classique : on tourne quelqu'un en ridicule, et on lui reproche de manquer d'humour s'il ne semble pas apprécier. N'empêche que si vous aviez heurté ma planche, tu ne serais pas là, mais au mieux à l'hosto...

– Hé, tu dramatises, là : je t'assure que Carlos pilote son scooter comme un dieu et qu'il ne t'aurait pas touché.

– Encore ce Carlos ! Mais que t'a-t-il fait pour que tu ne parles que de lui depuis une demi-heure ? »

Léa se transforme instantanément en boule de fureur :

« Putain, mais t'es lourd !, hurle-t-elle. C'est bien les mecs, ça : je passe un bon moment avec quelqu'un et, tout suite, t'imagines que j'ai fondu pour lui ! Dis-toi bien, et d'une, que les nanas ont plus de jugeote que ça ! Et de deux, que je ne t'appartiens pas ! Je commence à croire que tu ne m'as invitée que parce que je me débrouille plutôt bien en espagnol ! Et, oui : je viens de passer une heure

fantastique avec Carlos ! Inoubliable ! Lâche-moi les baskets avec ta jalousie à deux balles ! Carlos, lui, au moins, il est gentil !

– Léa ! Calme-toi ! Tout le monde nous regarde ! »

Léa s'est levée :

– C'est tout ce que tu trouves à dire ? Non, je ne me calmerai pas ! Et j'irai prendre l'apéro avec Carlos et ses copains ce soir : il m'a invitée ! Je m'en vais : je retourne à l'hôtel. Et t'as pas intérêt à venir me voir d'ici-là ! »

* * *

« Léa ? »

« Léa, mon amour ! »

Rémi entre doucement dans la chambre.

Vous vous attendiez certainement à ce que Léa soit allongée en travers du lit en sanglotant, et c'est une tradition que j'aurais souhaité respecter. Mais la vérité m'oblige à dire que Léa, assise sur le bord du lit face au panorama de la baie, est en train d'échanger avec ses copines sur son smartphone. Elle lève vers lui un regard glacé :

« Ah, c'est toi ? Je t'avais dit que je ne voulais pas te voir...

– Léa, je viens te dire que je me suis comporté comme un imbécile, tout à l'heure, et je le regrette. »

Rémi se tient debout dans la chambre ; il contemple Léa, qui ne répond pas.

« Ma chérie, je suis désolé si je t'ai fait de la peine, et je te demande de me pardonner. Mais il faut que je te dise que j'ai vraiment eu très peur quand vous m'avez foncé dessus. C'est vrai, je maîtrise encore mal le paddle, et je commençais tout juste à m'en remettre lorsque tu es arrivée. L'incident t'a fait rire, et ça m'a énervé. Je te demande pardon pour ce que j'ai dit. »

Rémi attend une réponse qui ne vient pas. On entend au loin des cris joyeux venant de la plage ou de la piscine de l'hôtel.

« Je t'aime, Léa, et je rêve de ce voyage avec toi depuis très longtemps. En fait, je t'ai menti : ce n'est pas par ma boîte que j'ai eu ce voyage. Je suis allé comme un grand dans une agence et j'ai retenu ce séjour pour nous deux. »

Il préfère ne pas parler de l'emprunt qui lui a permis de financer le projet : quelque chose lui dit que ce genre de détail prosaïque était hors de propos, et je suis bien de son avis.

« Mon amour, on ne va pas gâcher tout ça ? Regarde-moi. »

Léa tourne vers lui un visage boudeur.

« Tu as été odieux, tu sais. Tu regrettes ? »

– Oui, mon amour, je regrette ce que j'ai dit si cela t'a fait de la peine.

– Embrasse-moi. »

Rémi serre Léa contre lui, l'embrasse et lui caresse doucement les cheveux.

Ce qui se passe entre eux pendant les minutes qui suivent ne nous regarde pas : c'est l'un de ces moments de grâce que l'on peut souhaiter à tout le monde de connaître.

Ils restent ainsi un long moment l'un contre l'autre, silencieux, profitant d'une joie intense dont ils pressentent qu'elle ne durera pas, que tout cela va leur échapper.

« Et maintenant ? », souffle-t-elle finalement.

Rémi lui sourit :

– Il me semble qu'une promenade en amoureux sur la plage est incontournable. Il est dix-sept heures passées et, dans une heure, il fait nuit. Le coucher de soleil va être magnifique !

– Et comment ! Tu me laisses le temps de me préparer ? »

Heureux, Rémi se laisse aller sur les coussins tout en saisissant le smartphone qu'il vient d'offrir à Léa :

« Tiens, tu as fini de le configurer. Sur quoi tu étais, comme appli ? »

Léa réagit instantanément :

« Rémi, ne touche pas à ça ! Tu ne dois pas lire, c'est confidentiel ! »

Trop tard ! Rémi a blêmi. Repoussant Léa, il parcourt rapidement les messages, puis pose calmement le téléphone et se lève ; arrivé à la porte, il se retourne et dit d'une voix blanche :

« Ainsi, c'est comme ça que tu me considères ? » Et comme Léa allait répondre : « Non, ne me dis pas que tu étais en colère. Ce n'est pas de la colère, ça : c'est du mépris. De la colère, j'aurais compris. J'aurais même pu supporter que ta colère te fasse t'épancher sur mon cas avec tes copines. Mais ce mépris, non, c'est insupportable. »

Après un moment de silence, il ajoute : « Je vais descendre à la plage, et je vais t'attendre : si tu viens me dire que tu regrettes ce que tu as dit et que notre vie à deux ne regarde plus tes copines, on efface tout et on continue. Sinon ... »

Une fois Rémi parti, Léa reste un moment silencieuse. Puis, haussant les épaules, elle reprend son smartphone et continue à taper : « Tu verrais la scène qu'il vient de me faire ! Odieux ! Non mais, pour qui il se prend ? J'espère en tous cas que ça lui passera, sinon bonjour l'ambiance pour la fin du séjour ! Il ne s'imagine tout de même pas que je vais m'abaisser à lui faire des excuses !

Tiens, ce soir je vais passer la soirée avec Carlos et sa bande de copains : je te raconterai ! »

Chapitre II

Léa se demande pour la centième fois ce qui a bien pu se passer pour qu'elle se retrouve ainsi, seule devant l'entrée de la discothèque à des kilomètres de l'hôtel. Pourtant la soirée avait été parfaite jusque là. Elle avait retrouvé Carlos au bar sur la corniche et il lui avait présenté ses copains et copines. Ils avaient discuté joyeusement une bonne partie de la soirée, tout en buvant des cocktails et en grignotant des tapas. À Rémi qui la harcelait d'appels, elle avait fini par répondre qu'elle passait la soirée en ville et qu'elle n'avait pas besoin de lui, surtout tant qu'il ne serait pas calmé. Puis ils étaient partis en discothèque : Carlos avait pris sa voiture avec une partie de la bande, et elle était montée avec Dani et Cristina. Là-bas, ils avaient retrouvé d'autres copains et ils

s'étaient amusés comme des fous jusqu'à une heure avancée de la nuit. Tout allait donc pour le mieux. Jusqu'au départ de la discothèque. Elle revoit la scène : la bande qui sort en riant, sa veste dont elle se rend compte qu'elle l'a oubliée au vestiaire et qu'elle retourne discrètement chercher, sans prévenir les autres. C'était là son erreur : le temps de la récupérer, tout le monde était arrivé au parking et elle était sortie juste à temps pour voir les feux rouges de la voiture de Carlos qui reprenait la route de San Juan... D'abord ce fut de la stupéfaction, puis de la colère, puis de l'abattement quand elle avait compris qu'ils ne reviendraient pas, pour la bonne raison que chacun pensait qu'elle était dans l'autre voiture.

Le personnel « d'accueil » de la discothèque ne semblant guère ému par sa situation, et encore moins disposé à rechercher une solution, surtout gratuitement, Léa a fini par appeler :

« Rémi, j'ai un gros problème... »

Et comme Rémi ne répond pas :

« Qu'est-ce qui se passe, je te réveille ?

– Non, je ne dormais pas. »

Silence. Léa entend seulement l'écho assourdi des basses martelées venant de la boîte de nuit.

« Rémi, hé : faut réagir ! J'ai un sérieux problème et c'est urgent !

– Tu n'as rien d'autre à me dire ?

– Ben... Non... Je ne comprends pas : qu'est ce que tu veux dire ? Ecoute, Rémi, c'est pas le moment de faire ton numéro : j'ai un souci sérieux et c'est urgent ! Faut que tu viennes me chercher, ça craint !

– Léa !

– Oui ?

– Va te faire foutre ! »

Fin de l'appel.

Silence. Et toujours les bang-bang de la discothèque.

Trente secondes plus tard, son portable sonnait :

« Tu sais où tu es ?

– Ben non, je ...

– Est-ce que tu as activé la localisation sur ton portable ?

– Mais pour quoi faire ?

– Oui ou non ?

– Ben, oui ! Je voulais pouvoir accéder à...

– Quel est le nom de la discothèque ?

– Je sais plus, j'ai pas fait att..

– Tu sais lire, non ? Regarde !

– J'y vais. Oui, je vois : le Barracuda. Mais quand... ?

– OK. » Et il raccroche.

Depuis, Léa attend. Elle a déjà parcouru vingt fois la distance séparant les abords enténébrés de la route de la façade éclatante de lumière de la

discothèque. Elle frissonne dans la fraîcheur de la nuit. Elle se cache lorsqu'un groupe sort de l'établissement, espère lorsqu'un bruit de moteur semble se rapprocher.

Là ! Ça y est ! Une voiture s'approche lentement et entre dans le parking ! Léa se précipite, mais ce n'est qu'un trio de noctambules, par ailleurs passablement éméchés. Déçue, elle se tourne et remonte lentement vers la lumière.

« Eh, les mecs, une nana ! Et bien roulée en plus ! Eh, te sauve pas ! Viens, on va passer un chouette moment ensemble !

– Laissez-moi ! »

Mais, malgré ses protestations, Léa sent bien qu'elle ne pourra pas résister longtemps. Salaud de Rémi qui l'a laissée tomber !! Les hommes l'ont rapidement ceinturée et lui immobilisent les bras. Elle cogne comme elle peut, mord au hasard... Déjà, ils l'ont traînée à la voiture et ont ouvert la portière.

Soudain, un flash lumineux les inonde : les phares d'une voiture.

« Les flics ! »

En quelques secondes, les hommes lâchent Léa et, avant qu'elle ne reprenne ses esprits, la voiture est déjà partie dans un hurlement de pneus martyrisés.

Grand, la cinquantaine, un policier est sorti de la voiture et se penche vers elle sans sourire :

« Ça va aller, Mademoiselle Léa ? Voilà, c'est fini, vous pouvez vous détendre. Je me présente : lieutenant Laredo, du commissariat central de San Juan. Et voici mon collègue le sergent Pinto. »

La voix est calme et comme impersonnelle malgré les paroles rassurantes.

Léa est stupéfaite :

« Comment connaissez-vous mon prénom ? »

– C'est votre fiancé, Monsieur Rémi, qui a appelé il y a une demi-heure. Comme nous étions la voiture la plus proche du Barracuda, l'appel nous a été transmis, et nous voilà. Entre nous, il a dû se montrer particulièrement persuasif : en temps normal on ne nous aurait même pas transmis l'appel.

– Rémi, mais il parle à peine l'espagnol ?

– Il faut croire qu'il a su trouver les mots...

Donc, là, on nous a dit d'aller jeter un coup d'œil à tout hasard. Il semble que nous sommes arrivés à temps. Allez, montez, Mademoiselle Léa, on retourne en ville. Et ramassez votre sac, vous avez de la chance qu'ils ne l'aient pas emporté. »

La voiture de police a visiblement beaucoup vécu, et l'intérieur a besoin d'un dégrasage soigné. Léa s'assied au bord de la banquette dans un coin à peu près propre – enfin, pas trop sale ! Elle se demande par ailleurs comment ont fait les occupants successifs de la voiture pour créer une odeur aussi nauséabonde : elle ouvre la fenêtre.

« Nous allons vous ramener à votre hôtel, Mademoiselle Léa, dit le lieutenant. Vous allez pouvoir vous reposer et vous viendrez demain faire votre déposition. Nous espérons que vous ne garderez pas un mauvais souvenir de l'île de San Bernardo malgré ce regrettable incident. »

Toujours la même politesse indifférente. Après quelques minutes de silence, il ajoute :

« Nous vous prions d'excuser l'état général de notre véhicule. Nous aurions sans doute dû passer l'aspirateur avant de venir vous chercher, mais je doute que nous soyons alors arrivés à temps. Voyez-vous, il se trouve que ce ne sont pas les personnes de la meilleure société qui transitent sur cette banquette arrière, et je me permets de faire remarquer que c'est notre lot quotidien, au sergent Pinto et à moi-même. Ce qui m'autorise, je crois, à vous dire qu'il n'était pas vraiment pertinent de sortir ainsi au Barracuda sans votre fiancé.

– Vous faites erreur : je n'étais pas avec Rémi, d'accord, mais je n'étais pas seule. En fait, j'étais avec un jeune homme de San Juan et ses amis.

– Et votre fiancé n'avait pas voulu venir avec vous ? Il avait un autre projet ?

– Non, en fait j'avais décidé de sortir seule.
»

Le silence du lieutenant dit clairement que l'idée qu'une nana puisse sortir en boîte sans

l'autorisation de son fiancé ne fait pas partie de son schéma mental. Léa aurait volontiers entrepris un dialogue – musclé – avec lui sur le sujet, mais un réflexe de politesse venu d'on ne sait où, et mâtiné, il faut bien l'avouer, d'une grande lassitude, lui fait, pour une fois, jeter l'éponge. Et le silence s'installe dans la voiture. Confortablement : apparemment, il est moins regardant que Léa quant à la propreté des sièges.

Elle n'a pas à indiquer le nom de son hôtel au lieutenant : visiblement, c'est noté.

« Vous voilà arrivée, Mademoiselle Léa, lui dit-il après s'être rangé le long du trottoir. Ne négligez pas de passer au commissariat demain pour votre déposition : nous allons maintenant rechercher vos agresseurs et votre témoignage sera très important. Bonne nuit, Mademoiselle ! »

Et comme Léa sort sans un mot de la voiture, il ajoute :

« Mademoiselle ? Qu'est-ce qu'on dit au lieutenant et à son collègue ? »

Oubliant qu'elle n'est pas à Paris, Léa retrouve instantanément ses réflexes :

« Non, mais dites donc, vous ! Sous prétexte que vous avez fait votre boulot – et encore : il s'en est fallu de peu que vous n'arriviez trop tard ! – vous voudriez quoi ? Des avantages en nature ? Des petits selfies avec mon téléphone, peut-être,

et plus si entente ? Disparaissez avant que je ne dépose une plainte pour harcèlement ! »

Le lieutenant et son collègue sont stupéfaits, mais ils reprennent vite leurs esprits :

« Vous voulez déposer une plainte ? Hé bien, venez avec nous au commissariat, Mademoiselle Léa. En même temps, nous parlerons de votre délit d'insulte à officier de l'ordre public, comme le sergent Pinto en est témoin. » Le lieutenant regarde sa montre, puis : « Nous ferons les papiers demain matin. D'ici-là, je vous place en garde à vue pour finir la nuit en réfléchissant à tout cela. »

* * *

Une garde à vue, Léa sait depuis longtemps ce que c'est : dans de nombreux films ou séries, elle a vu le héros ou l'héroïne passer une nuit en garde à vue, et elle sait qu'on en sort avec les vêtements froissés et une motivation décuplée. Une de ses copines femem, qui, à la suite d'une de leurs actions, n'avait même pas été mise en garde à vue, avait été très vexée par ce qu'elle ressentait comme un manque d'indifférence de la part des forces de l'ordre.

Léa se résigne donc à une mauvaise fin de nuit : inutile de discuter avec ce demeuré, incapable de la comprendre. Les hommes sont vraiment cons !

Elle ne se doute pas que, sans qu'elle en soit vraiment consciente sur le moment, une autre Léa repartira bientôt pour Paris.

L'Hôtel de Police de San Juan a été visiblement construit avec l'idée de témoigner tout à la fois de la prospérité de la République de San Bernardo, de l'importance qu'elle accorde à l'ordre public, et de la magnificence de son architecture. Situé sur une large avenue revêtue de pavés bleutés et bordée de palmiers monumentaux, il présente fièrement sa façade au fond d'une cour dallée, séparée du large trottoir par une grille magnifique en fer forgé. La couleur ocre du bâtiment, soulignée par l'entourage blanc des fenêtres, éclatera tout à l'heure au soleil. Cependant il n'a rien, on va le voir, d'un hôtel de luxe, et la voiture des policiers ne franchit pas la grille pour effectuer un large virage dans la cour et déposer Léa devant la monumentale porte de bois du commissariat. Non : le sergent se gare plus simplement dans une rue adjacente et ils entrent par une porte latérale.

Pour Léa, le choc est immédiat : tout ici respire la misère et la peur. Tout est déprimant. Tout indique au visiteur qu'il ne pourra plus espérer l'aide de quiconque. Le couloir chichement éclairé dans lequel ils pénètrent attend une nouvelle couche de peinture depuis au moins l'année de naissance de Léa, voire celle du

lieutenant. Le mobilier est délabré. Et l'odeur, surtout, l'odeur, celle de ceux qui ont lâché prise et ne maîtrisent plus rien, dit à elle seule : « Vous qui franchissez ce seuil, perdez toute espérance. » Léa découvre avec surprise que, malgré l'heure tardive, le couloir est noir de monde : certains, encore debout, interpellent avec force gestes un planton fatigué qui leur répète inlassablement d'attendre. D'attendre quoi, d'attendre qui, on ne sait pas trop. D'attendre... Les autres ont renoncé et patientent, assis, les plus chanceux sur un bout de banc, les autres à terre. Quelques-uns dorment. Leur état témoigne que la vie dans les différents quartiers de San Juan n'est pas toujours aussi policée que dans les grands hôtels.

Léa serpente à la suite du lieutenant entre les différents groupes jusqu'à l'extrémité du couloir, monte un escalier : « Je vais vous mettre avec Adriana, dit le lieutenant, vous serez tranquille. A moins qu'on ne soit obligés de vous amener quelqu'un de plus remuant, bien sûr : on n'a pas toujours le choix. »

Il ouvre une porte, laisse entrer Léa, puis :
« Votre portable, s'il vous plait,
Mademoiselle. Merci. A demain, Mademoiselle Léa ; à tout à l'heure, plutôt. Je ne peux pas vous dire quand : vous aurez ainsi tout le loisir de réfléchir. Oh, à propos, je voulais vous dire : j'ai

une fille de votre âge et elle, au moins, elle sait dire merci. »

Léa s'assied sur un banc et contemple Adriana qui semble dormir : une prostituée, comme le proclament sa tenue provocante et son maquillage criard. Et pas de son âge, visiblement : Adriana doit exercer ses talents depuis de nombreuses années. La conversation avec elle risque donc d'être vite limitée, pense Léa qui s'installe donc pour une longue attente : adossée à la paroi, les deux pieds sur le banc et les bras autour des jambes, elle fixe sans le voir le mur d'en face en pensant à ce salaud de Rémi qui l'a bien laissée tomber et à tout ce qu'elle aurait à raconter à ses copines dès qu'elle aurait récupéré son smartphone.

« J'étais comme vous, vous savez ! »

La voix est lasse, mais calme, posée. Tirée de sa rêverie, Léa sursaute en entendant Adriana.

« Que voulez-vous dire, s'étonne-t-elle en levant les yeux vers Adriana.

– Vous vous appelez Léa, je crois. J'ai entendu le lieutenant vous appeler ainsi. Bonjour, Léa.

– Bonjour, Madame.

– Vous pouvez m'appeler Adriana. Vous avez eu de la chance de tomber sur le lieutenant Laredo.

– Vous trouvez !?!

– Oui, Léa. Oui, je trouve. Mais vous ne pouvez pas comprendre. »

Et après un moment de silence :

« Que vous est-il arrivé, Léa ? »

Et Léa raconte : la dispute avec Rémi qui ne supporte pas la moindre contrariété, la soirée géniale avec les amis de Carlos, Rémi qui la laisse tomber lorsqu'elle est dans le besoin, l'agression, et pour finir ce demeuré de lieutenant avec ses remarques à la noix. Mais Adriana ne l'écoute déjà plus. A la fin, elle lâche simplement :

« Je savais bien que vous ne pourriez pas comprendre. »

Et elle se tait pendant de longues minutes.

Pour meubler son attente, Léa finit par demander :

« Que vouliez-vous dire tout à l'heure, lorsque vous disiez que vous étiez comme moi ?

– Vous voulez vraiment le savoir ?

– Si je vous le demande... »

Adriana hésite, puis hausse les épaules :

« Il y a quinze ans, tout allait bien. Nous habitons une belle maison dans le centre de San Juan. Mon mari était cadre à la Banco Caribbean, et je tenais un magasin pour touristes. Notre fils, Pancho, était un petit garçon adorable. Et puis, un jour – nous revenions d'un petit séjour en Floride – Pancho était très fatigué. On a mis ça sur le compte de l'aller-retour en avion, mais ça a continué. Ce n'était pas normal et on a fini par

consulter un médecin. Je vous passe les détails, les erreurs médicales, les analyses, les séjours en clinique, les moments d'espoir et de découragement. A la fin, le diagnostic était simple, mais terrible : Pancho avait un cancer !

– Je suis vraiment désolée, dit Léa qui compatit, mais ne voit vraiment pas le rapport avec la prostitution. Et que s'est-il passé ensuite ? Vous l'avez soigné, bien sûr ?

– Bien sûr, mais Pancho n'a jamais guéri. Il est toujours en sursis et a en permanence besoin d'un traitement. Et cela a été une longue descente aux enfers.

– Mais pourquoi ?

– Vous savez combien ça coûte, un traitement anti-cancer ? »

À vrai dire, Léa n'avait aucune idée du coût des traitements anticancéreux : quand on se fait soigner, on donne sa carte vitale, et, si on a choisi une bonne mutuelle, la question financière s'arrête là. Elle s'étonne donc :

« Les coûts, oui, peut-être, mais avec la Sécu...

– La quoi ?

– La Sécurité Sociale, si vous préférez. »

Adriana rit de tant d'inconscience, puis poursuit :

« Pour payer les traitements de Pancho, on a commencé par vendre le magasin : cela nous a

permis de tenir un moment. Puis ça a été le tour de la maison, puis de la voiture. Puis on a dû demander de l'aide aux amis qui nous restaient. Un jour, l'un d'eux m'a fait comprendre qu'il avait été bien sympa de payer pour Pancho, et que ça méritait bien une petite compensation en nature. C'est comme ça que j'ai commencé : je suis devenue travailleuse du sexe, comme on dit maintenant. D'abord dans notre milieu, puis dans les grands hôtels. Maintenant... »

Avec un pauvre sourire, Adriana montre sa tenue et son maquillage :

« Vous voyez où j'en suis...

– Mais votre mari ? Il aurait pu se bouger pendant tout ce temps ? C'est bien les mecs, ça !

– Pedro est en prison. »

Léa ne trouve rien à dire.

« Comme je vous l'ai dit, Pancho avait besoin d'un traitement régulier et coûteux. À un moment, nous n'avions plus les moyens de payer l'échéance de la clinique. Pancho était condamné. Un jour, Pedro est arrivé radieux : il avait eu droit à une prime, m'a-t-il dit. On était heureux, on allait pouvoir payer la clinique. En fait – sa voix se brise et des larmes lui viennent aux yeux – il avait falsifié des comptes pour détourner de l'argent de la banque. »

– Putain, c'est...

– N'employez pas ce mot-là, fait-elle doucement.

– Désolée. » Pour une fois, Léa s'excuse presque ? Que se passe-t-il ?

– Mais c'est... naïf ! » Elle allait dire : con. Elle se retient juste à temps.

« Vous avez raison : Pedro n'a rien d'un malhonnête et il a été bien vite repéré. Il a pris huit ans.

– Vous êtes donc seule, maintenant. Et comment se porte Pancho ?

– Son état ne s'améliore pas. Mais j'ai encore de l'espoir : j'ai entendu parler d'un grand professeur de New York qui expérimentait un traitement génétique du cancer. Les résultats sont très encourageants. Je lui ai écrit et il peut prendre Pancho. J'ai presque réuni la somme nécessaire : il ne me manque plus que mille dollars, et j'ai bon espoir d'y arriver bientôt. »

Adriana sort une petite pochette en plastique de sous sa robe et montre à Léa la photo d'un adolescent à qui l'absence de cheveux empêche d'attribuer un âge. Assis sur un lit d'hôpital, il adresse un large sourire à l'objectif du photographe.

« Je me demande comment vous tenez le coup, murmure Léa, pensive.

– Grâce à lui. Et grâce à Pedro, chaque fois que je le vois. Mais, je vous l'ai déjà dit, vous ne pouvez pas comprendre. »

Bruit de serrure ; la porte s'ouvre sur le lieutenant Laredo. Elles constatent qu'il fait jour, maintenant. Sans un regard sur Léa, il s'adresse à Adriana :

« Tu peux sortir, maintenant, il n'y a pas de plainte. Mais à l'avenir, évite le quartier des grands hôtels, cela indispose les clients. »

Et comme elle passe devant lui, il lui glisse un paquet de biscuits dans la main :

« Tiens, tu n'as certainement pas mangé depuis... depuis longtemps, n'est-ce pas ? Ah oui, un dernier conseil : ne va pas au Macombo, sinon tu vas tomber sur Javier et sa bande, et ce ne sont pas des tendres. Tu le sais ? Allez, bonne chance, Adriana. »

Le lieutenant se tourne alors vers Léa et dit d'une voix lasse :

« À vous, maintenant : on va s'occuper de votre cas. Suivez-moi. »

Il l'entraîne dans un dédale de couloir jusqu'à une petite pièce dans laquelle trois bureaux, des tables et quelques classeurs mangent tout l'espace disponible. Des piles de dossiers s'entassent partout ; deux ordinateurs, vraisemblablement construits à l'époque où Léa était en CP, occupent chacun un coin de bureau. Le sergent Pinto est

déjà là et tape à deux doigts un texte à l'un des ordinateurs. D'un geste, le lieutenant intime à Léa l'ordre de s'asseoir sur l'unique chaise de libre, puis il s'installe – se glisse, plutôt – à son bureau. Il saisit un imprimé et se met à le remplir.

Léa s'attend à être questionnée, mais non.

Rien.

Le lieutenant écrit.

Le sergent tape sur son clavier.

Léa attend.

Elle s'est bien promis de ne pas parler la première.

Donc elle attend.

Elle attend...

« Mademoiselle Léa ? »

Léa sursaute presque.

– Oui ?

– Je ne vous ai pas appelée « Léa », mais « Mademoiselle Léa ». Je vous remercie donc de me répondre « oui, mon lieutenant » .

– Oui, mon lieutenant.

– Mademoiselle Léa, avez-vous réfléchi ?

– Jamais je n'oublierai, souffle-t-elle. Et elle ajoute : mon lieutenant.

– Dans ce cas, je peux oublier, moi, le délit d'insulte à officier. Vous êtes libre, Mademoiselle Léa. Le sergent va vous raccompagner à l'accueil : votre fiancé vous attend.

– Merci, souffle-t-elle. Merci, mon lieutenant »

Mais le lieutenant s'est déjà replongé dans la rédaction de son document. S'il a souri, c'est intérieurement et personne ne l'aura vu.

* * *

A l'accueil, Léa se précipite dans le bras de Rémi, qui l'étreint quelques instants, puis la repousse doucement :

« Rassuré de tu t'en sois sortie, Léa. Mais c'est fini. Lorsque le lieutenant m'a appelé cette nuit pour me dire que tu t'étais comportée de façon inqualifiable et qu'il te gardait jusqu'à ce matin, j'ai compris. Jusqu'à hier, j'ai espéré, tu sais... C'est dommage, tu vois, car je suis sûr qu'au fond de toi, tu vauds mieux que ce que Laura et tes copines ont fait de toi. J'ai donc espéré que je parviendrais à te faire comprendre, mais j'ai échoué. »

Les mêmes mots qu'Adriana : c'est quoi, à la fin, ce qu'elle ne peut pas comprendre ? Ils se moquent tous d'elle, non ? Elle devrait être en colère, révoltée, mais elle est épuisée par les événements et par la nuit sans sommeil. Ses nerfs lâchent, elle pleure.

« Rémi...

– Non, Léa, c'est fini. On rentre. D'abord à l'hôtel, mais seulement pour faire nos bagages.

Notre séjour se termine là, j'ai fait le nécessaire.
Ce soir, on prend un avion pour Paris. Via
Amsterdam, si tu veux tout savoir. »

Il ne lui adresse pratiquement plus la parole
jusqu'à l'arrivée à Roissy. Dans l'aérogare, il se
tourne une dernière fois vers elle :

« C'est ici qu'on se quitte. Tu pourras venir
chercher tes affaires chez moi demain, je n'y serai
pas. Une chance que tu aies gardé ton appart'. »

Au moment d'entrer dans l'ascenseur, il
ajoute : « Il y a une dernière chose que je voudrais
te dire. Et visiblement personne jusqu'ici ne t'en a
parlé. Voilà : les hommes aussi ont une sensibilité.
Adieu, Léa. »

La nuit dans l'avion a été meilleure pour Léa
que la précédente : est-ce elle qui, comme le veut
son rôle de conseillère, lui a inspiré une réponse ?

« Pauvre petite chose, va ! Ta sensibilité a eu
des misères ? »

Rémi sourit pendant que les portes se
referment :

« Réponse standard n° 1, ça : tu me déçois...
»

Chapitre III

Le choc sourd et régulier des chaussures de jogging sur le sable des sentiers du parc Montsouris s'accorde sur le rythme de la musique dans les écouteurs de Léa. Désirant doser son effort, et donc concentrée sur sa respiration, elle ressent à peine les rayons de l'agréable soleil de mai qui caressent ses épaules nues, son ventre et ses jambes, dégagées par un mini-short fluo et une brassière de sport assortis à ses chaussures. Encore un tour de parc, et elle aura respecté la distance prévue par son coach. Peu de monde en ce dimanche matin : tout à l'heure les familles feront la sieste sur les pelouses, les mamans avec poussette se promèneront, pendant que les papas joueront au ballon avec le grand frère ou la grande sœur, les enfants rempliront les manèges sous la surveillance attendrie de leurs parents ou leurs grands parents, qui les photographieront avec leur téléphone, les étudiants se réuniront sur

les pelouses pour profiter des derniers week-ends de libres avant les examens en écoutant les copains- copines jouer de la guitare et du djembé. Mais pour l'instant le parc est le rendez-vous des joggers. Seul un marcheur entre deux âges croise rapidement la route de Léa : il a apparemment coupé par le parc pour aller plus vite. Il a tout de même le temps de jeter un regard admiratif sur son corps ainsi découvert : son sourire et son regard allumé disent clairement qu'il apprécie.

« Ça va aller, oui ? Vous voulez toucher, aussi, pour apprécier la qualité ?

– Ça va, ça va ! J'ai rien fait de mal.

– Putain, mais qu'est-ce qu'il te faut ? Tu me regardes comme si j'étais de la marchandise en vitrine, et tu n'as rien fait de mal ? C'est du harcèlement !

– Si vous ne voulez pas qu'on vous regarde comme ça, y faut pas mettre une tenue avec tout à l'air.

– Quoi !? Sale macho ! Faudrait peut-être que je reste à la maison et que je ne sorte qu'avec mon mari ? Ou mon grand frère ? C'est fini, ça, *Monsieur*, il faudra que tu t'y fasse. Maintenant les filles ont le droit de sortir ! Et de s'habiller comme elles veulent, où elles veulent ! Que ça vous plaise ou non ! »

L'homme va répondre ; puis il hausse les épaules et dit calmement :

– On s'arrête là, si vous le voulez bien. Je vous expliquerais bien, mais je perdrais mon temps. Désolé de vous avoir donné l'occasion de vous défouler sur un homme. C'est ce que vous vouliez, non ?

– C'est ça, disparaissiez, minable ! »

Léa est ravie d'avoir rivé son clou à ce pauvre type. Cela lui fera une anecdote à raconter à Laura qui l'a invitée à passer la voir : « Viens donc prendre le café cet après-midi, lui avait-elle écrit. Attention, il y aura sûrement un journaliste, donc il faudra m'appeler Maman. »

Car Léa est la fille de Laura Saint-Esquier, écrivaine féministe très connue, célèbre pour ses provocations qui en font « un bon client » pour les plateaux télé, tout en favorisant la vente de ses bouquins. Elle est en particulier la créatrice du concept de « féminitude » sur le modèle de la négritude d'Aimé Césaire. Au quotidien, outre son incapacité totale à se débrouiller seule dans la vie courante, Laura est ce que les médias appellent avec vénération « une femme libre »¹,

1 Il se trouve que la mère de Léa est une femme. C'est comme ça, je n'y peux rien. Et il est inutile de me rappeler qu'il existe également des « hommes libres », exactement sur le même modèle, et tout aussi vénérés dans les médias : c'est la triste réalité et j'en ai pleinement conscience.

c'est-à-dire une personne qui, entre son bon plaisir et le respect d'autrui, n'hésite pas longtemps. Et qui fait donc vivre un enfer à ceux qui ont eu l'infortune de s'attacher à eux.

Certains prétendent que les rapports de Laura Saint-Esquier avec les hommes sont compliqués : c'est pure médisance. Ils sont au contraire extrêmement simples : elle estime que le monde se porterait beaucoup mieux s'il n'était peuplé que de femmes, et se demande souvent pourquoi cette espèce malfaisante et inutile, cette erreur de la nature, n'a pas encore été éradiquée. Ce qui sera certainement bientôt envisageable grâce aux progrès de la médecine et de la génétique. En attendant cet avenir radieux, elle ne manque jamais une occasion de tourner un homme en ridicule ou plus simplement de l'insulter. Sauf quand elle a besoin de lui, évidemment.

Le soleil printanier du matin a maintenant disparu, et un ondée menace : Léa renonce à sortir son vélo électrique et emprunte un taxi pour se rendre dans le V^{rième} où habite, comme il se doit, Laura.

« Ce doit être ma fille, entend-elle en réponse à son coup de sonnette. Veuillez m'excuser. » Vêtue d'un pantalon de cuir noir et d'un pull trop grand, chaussée des lunettes les plus laides que Léa lui ait jamais vues, les

cheveux artistiquement négligés, elle ouvre à Léa qui la gratifie d'un « bonjour, Maman ! » sonore avant de la suivre au salon. Léa reconnaît Louison Saunier et Bob Demuin, de l'hebdomadaire Informania, qui se lèvent à son entrée. Elle les a déjà rencontrés puisque son propre journal, le Quotidien du Soir, fait partie du même groupe de presse. Elle n'est que moyennement surprise de voir que sa mère a également convoqué à l'entretien Louis Grandier et Sandra Péchinski. Laura s'installe dans le canapé entre Sandra et Louis, qu'elle entoure de ses bras : comment elle s'y est prise pour leur faire accepter ce simulacre de vie commune, Léa n'en a aucune idée, mais Laura tient à sa réputation de bisexuelle...

« Mais je vous en prie, poursuivez, dit Léa, je pense que Madame Saunier a encore beaucoup de questions à poser.

– Nous avons quasiment terminé, dit Louison. Bob va bientôt commencer la séance de photos. Une dernière question, Laura. On parle beaucoup du projet de Philibert Davis de réaliser un long métrage à partir du roman dont nous venons de parler : pouvez-vous nous en dire plus à ce sujet ?

– Je ne doutais pas que vous fussiez déjà au courant, et peu me chaut, en définitive. Du reste, il est bien prématuré d'en parler pour le moment.

Je connais Philibert depuis longtemps, et c'est un amour ; il m'a supplié de lui permettre de monter un film à partir d'un de mes romans, et cela n'a malheureusement pas été possible jusqu'ici.

Philibert est un très grand metteur en scène et j'en serais fort honorée. Mais tout dépendra du montage financier qu'il réussira à mettre en place. Vous n'ignorez pas en effet que monter un film de nos jours coûte la peau du cul... »

Ravie de la construction de sa phrase, qu'elle estime fidèle à son personnage, Laura se prête ensuite volontiers à la séance de photos : à sa table de travail, dans sa bibliothèque (le journal ne manquera pas de rappeler dans la légende que Laura était nulle à l'école), dans le canapé avec Louis et Sandra, à la table familiale avec Léa, sur son balcon surplombant les rues de Paris, et ainsi de suite jusqu'à ce que Bob déclare que « ça suffisait comme ça ».

Après le départ des journalistes, Laura expédie rapidement Sandra et Louis, puis se laisse tomber dans un fauteuil en retirant ses lunettes :

« Faut-il vraiment que je mette ces horreurs ? Mais je me sens lasse, ma chérie : toutes ces questions m'ont épuisée. Est-ce que tu pourrais me faire un thé ?

– OK, Maman, je m'y colle.

– Laura !

Léa rit :

« OK, Laura.

– Et comment as-tu trouvé l'entrevue avec Louison et Bob ? » demande-t-elle pendant que sa fille s'active dans la cuisine. « Les questions de Louison étaient intéressantes, non ?

– Tu sais, je ne suis arrivée qu'à la fin...

– Ah, oui, c'est vrai. En fait, à la base, on avait prévu de centrer l'entretien sur mon dernier roman, mais finalement, avec ses questions, on a parlé de plusieurs de mes bouquins, et des combats que j'ai menés. Enfin, je crois que j'ai été bonne. Les lecteurs d'Informania seront touchés.

– Je n'en doute pas, dit Léa en apportant le plateau.

– Par contre, Bob s'est comporté comme un gougnafier ! Tu as vu, dans la bibliothèque ? Il avait choisi mon plus mauvais profil, je devais être affreuse ! Et pas moyen de le faire changer, ce bélétre ! J'ai dû faire un scandale pour qu'il daigne déplacer ses appareils...

– J'ai remarqué, dit Léa qui avait surtout noté l'agacement des journalistes devant ce caprice de diva.

– À propos de journaliste, as-tu écouté ma dernière interview par Patrick Crépin ? C'était la semaine dernière.

– Dommage, je l'ai ratée ; je l'écouterai en podcast. C'était sur quel sujet ?

– Sur la prochaine loi sur le harcèlement. Je crois que j'ai été bonne. Et tu sais quoi : en toute fin d'entretien, j'ai réussi à placer que les femmes sont plus intelligentes que les hommes !²

– Et qu'est-ce qu'il a dit ?

– Rien ! Il a été estomaqué et il n'a rien trouvé à répondre. Il s'est contenté de sourire.

– De toutes façons il n'allait tout de même pas répondre que les hommes sont plus intelligents que les femmes...

– Il ne manquerait plus que ça ! » s'écrie Laura, qui ajoute, pensive : « de toutes façons, si un journaliste s'avisait de dire une chose pareille, je suis sûre que la presse et les réseaux sociaux se déchaîneraient et qu'il se ferait taper sur les doigts par sa hiérarchie...

– C'est pas symétrique, finalement. »

Il y a un blanc, subitement : Léa a parlé sans réfléchir, et toutes deux se taisent en pensant au sens de ce qu'elle vient de dire.

– Et toi, ça va ? » finit par demander Laura.

– J'ai pas un rond, comme toujours, mais le boulot, ça va, c'est sympa. Et je commence à me remettre de mon voyage à San Bernardo : j'ai été secouée, tu sais.

2 Authentique.

– Je te crois ! Et tout ça à cause de ce faquin de Rémi ! Tu aurais dû me laisser téléphoner au chef de cabinet du Ministre : maintenant ton petit copain aurait perdu son emploi. Pourquoi n'as-tu pas voulu ?

– Je ne sais pas. C'est bizarre pour toi, je sais bien. OK, il s'est comporté comme un goujat et j'ai eu bien raison de le larguer, mais, comment dire ? Il m'a semblé que, tout de même, il ne méritait pas ça. Je ne sais pas si je me fais bien comprendre... »

Non, visiblement, cela ne cadre pas avec le schéma mental de Laura...

« Et il m'a dit que les hommes avaient une sensibilité... »

Laura éclate de rire.

Longuement.

Léa, elle, ne rit pas ; et trouve rapidement ce rire forcé pénible. Elle préfère relancer Laura sur son sujet favori :

« Et quel est le thème de ton roman, celui qui va sortir ? Je n'étais pas là lorsque tu en as parlé aux journalistes, je te le rappelle. »

La sonnette de l'entrée empêche Laura de répondre.

« C'est sûrement Paul Cassani. Tu sais, il m'aide tous les ans à faire ma déclaration d'impôts. Tu peux aller voir ? »

C'est bien lui, en effet : costume gris, chemise blanche et cravate discrète, comme toujours quel que soit le temps. Le porte-documents dans les bras et son chapeau à la main, il s'enquiert :

« Madame Laura est-elle disponible ?

– Je vais vous conduire, répond Léa.

– Ah, Madame Laura, dit-il en entrant dans le salon. Ça y est, votre déclaration est faite : j'ai tout saisi en ligne et je vous ai apporté la copie papier des documents. Comme ça, si vous voulez vérifier...

– Oh non, c'est bien trop compliqué : on voit bien que ce sont des mecs qui ont conçu toute cette usine à gaz ! Et non contents de me donner un travail de fou au moment des déclarations d'impôts...

– De revenus, Madame Laura, si je peux me permettre. On déclare ses revenus, pas ses impôts.

– Vous discutaillez, Paul : tout le monde parle de déclaration d'impôts.

– Pardonnez-moi, Madame.

– Où en étais-je ? Ah oui : non contents de me donner un travail de dingue au moment de la déclaration *d'impôts* – elle insiste sur le mot – ils me font cracher un max. Ah, les aigrefins, ils ne me ratent pas !

– Je n'en disconviens pas, Madame Laura. Et cela est bien regrettable... Mais – si je peux me permettre – les médias bruissent actuellement de la nouvelle de la sortie d'un nouveau roman dont vous seriez l'auteur ? Mon épouse et moi serons très heureux de le lire le cas échéant...

– C'est exact, Paul, vous pourrez bientôt le commander en librairie. Et comment va votre épouse, Carole, je crois : elle ne vous a pas encore largué ? Je ne comprends pas ça...

– Je vois que vous n'avez plus besoin de moi, Madame Laura : je vais donc me retirer. »

Sur le seuil, Paul Cassani se retourne et ajoute :

« Oui, Madame, mon épouse se nomme bien Carole. Mais non : elle ne m'a pas encore largué. On s'aime, voyez-vous, et cela ne m'étonne pas que vous ne compreniez pas. A l'année prochaine, Madame Laura, car je pense que vous aurez encore besoin de moi ? »

En sortant de l'immeuble, il sourit et sort son téléphone :

« Carole ? Oui, ma chérie, cela s'est passé comme d'habitude. Non, pas un merci, rien. Au contraire, mais je te raconterai en rentrant. Et dire qu'elle a failli mettre notre couple en l'air, avec ses bouquins ! Ton idée était excellente : elle va en payer, des impôts, cette année encore. Ah, ils ne vont pas la rater ! »

Lorsque la sonnette retentit de nouveau, Léa regarde Laura d'un air interrogateur.

« Non, cette fois, je n'attendais plus personne, lui dit sa mère. Peux-tu aller voir qui c'est ? »

Au cri joyeux que pousse Léa quand elle ouvre la porte, Laura comprend tout de suite :

« Oh, Valérie ! Quelle bonne surprise !

– Léa ! Quel plaisir de te voir ici : Laura recevait des journalistes, au moins ? »

Léa rit :

« C'est ça.

– Hé, mais tu es bronzée : un reste de ton voyage aux Antilles ? Désolée, je vois qu'il est encore trop tôt pour aborder le sujet. A propos, as-tu des nouvelles de ce pauvre garçon ? »

Comme on va le voir, Valérie a beaucoup apporté à Léa : elle seule peut donc se permettre ce genre de remarque.

– Non, il m'a dit que tout était fini. Mais, tu sais, il a été odieux avec moi et j'ai eu bien raison de le larguer.

– Ah oui ? »

Léa se pince les lèvres : tout est compris dans ces deux mots et Valérie n'a plus rien à ajouter sur le sujet. Elle lui glisse simplement à l'oreille en entrant dans le salon : « Un jour, ma petite, tu comprendras, et le plus tôt sera le mieux ! »

Léa la regarde, étonnée.

Mais déjà Valérie embrasse sa sœur ; Léa lui sert le thé, tout en lui racontant l'entretien avec les journalistes :

« Nous en étions justement au thème de ce dernier roman, précise-t-elle. Alors, quel en est le sujet, Laura ? Tu ne nous as rien dit, jusqu'ici ?

– Cette fois-ci, j'ai choisi pour trame la vie d'une jeune femme quittant une vie d'épouse étriquée et petite-bourgeoise en province et découvrant la vraie vie à Paris.

– C'est original... »

Prise par son sujet, Laura ne remarque pas l'ironie de Valérie. Elle enchaîne :

« Et Philibert a déjà le projet d'un film qui serait basé sur le roman, avec le soutien de France Télévision !

– Philibert Davis ? Oui, évidemment : question idiote ! Il n'y en a pas cent, des Philibert, dans ce milieu...

– Ce serait pas mal, j'aime bien ce qu'il fait, dit Léa.

– Si c'est pour France Télévision, j'espère que tu n'as pas lésiné sur le politiquement correct, dit Valérie. Sinon, ils en ajouteront d'eux-mêmes, de toutes façons. Et puis, sur un sujet pareil, il n'y a pas de souci, n'est-ce pas ? Mais j'exagère : je te taquine. Et chacun sait qu'avec un artiste on peut rire de tout, sauf de ses

œuvres. Et puis je parle déjà du film, alors que le roman est tout juste en librairie. Calme-toi, quitte cette mine rouge de colère, je t'aime bien, tu sais. Sinon je ne serais pas là. Bien sûr que je vais le lire sans attendre, ton roman, et, même si je ne partage pas tes idées, je vais l'apprécier, comme les précédents. Tu écris vachement bien, tu sais.
»

* * *

Pour comprendre pourquoi Valérie compte tant pour Léa, il faut se reporter une dizaine d'années en arrière.

Tout a commencé par un banal coup de fil de Valérie à sa sœur ; en l'absence de Laura, c'est Léa qui a répondu. Dès le lendemain, Valérie faisait irruption chez Laura :

« Il faut que je te parle.

– Ciel, quelle entrée en matière ! Et quel problème à coup sûr essentiel justifie un tel préambule ?

– À ta place, je ne plaisanterais pas, Laura : il s'agit de Léa et la situation est grave. Non, ajoute-t-elle tout de suite en voyant son air agacé, ne me dis pas que cela ne me regarde pas : tu sais que j'aime beaucoup Léa, et je ne veux pas la laisser couler comme ça.

– Un problème de santé dont elle ne m'aurait pas parlé ? Mais je l'ai vue encore ce matin : elle partait pour le lycée et avait l'air absolument normal.

– Tu es sûre qu'elle allait au lycée ?

– Comment ça ? Ben oui, bien sûr ! Comme tous les jours !

– Et la semaine dernière, elle y est allée ?

– Evidemment !

– Eh bien, non, justement. Pas le mardi, ni le jeudi.

– C'est pas possible, j'aurais reçu un courrier...

– Et il ne t'est pas venu à l'idée que Léa pouvait l'intercepter ?

– Mais comment sais-tu tout cela ?

– Je vais te dire, et c'est tout simple. Hier, je t'ai appelée et c'est Léa qui a répondu. Tu n'étais pas là.

– Non, je faisais une séance de dédicaces à la Librairie Martin. Il y a eu beaucoup de monde d'ailleurs, les gens étaient...

– Nous parlons de Léa, je te rappelle... Et Léa, justement, je n'ai rien compris à ce qu'elle disait : propos incohérents, rires nerveux... Ça te fait penser à quoi ?

– Ah, c'est ça qui te met dans un tel état ? Ben oui, elle a du consommer du cannabis ; et peut-être un peu d'alcool, aussi. J'en ai fait autant

à son âge et il n'y a pas de quoi fouetter un chat !
Ce que tu peux être rétrograde, ma vieille !

– On pourrait entamer un débat pour savoir laquelle de nous deux rétrograde le plus par rapport à l'autre, mais je n'ai pas que ça à faire, car il s'agit de Léa et de son avenir : ça ne te dérange pas qu'elle n'aille plus régulièrement au lycée ?

– Elle s'y ennuie... Ça ne me surprend pas : moi aussi je trouvais les profs assommants. J'ai abandonné le lycée très vite, tu le sais. J'avais envie de vivre ! Je fumais un peu n'importe quoi, je buvais, je sortais avec les copains et le copines, j'allais aux spectacles : la vraie vie, quoi ! Et c'est comme ça que je me suis formée ; bien plus qu'en écoutant le blabla des profs. Papa l'a bien compris : il m'a toujours laissée faire, et je lui en serai toujours reconnaissante. Et je compte bien en faire autant pour Léa, n'en déplaise à ta mentalité de petite bourgeoise. Et je m'en suis sortie, et brillamment ! Tu es bien obligée de l'admettre...

– Sylvie !!! »

Laura est prise de court. Elle bredouille :

– Je n'aime pas quand tu m'appelles

Sylvie...

– C'est ton vrai prénom, non ? Alors tu vas pour une fois laisser Laura en veilleuse, redevenir Sylvie quelques minutes, et m'écouter.

Léa est en grave danger. Le cannabis n'est pas anodin ; il est même extrêmement dangereux à son âge. Il hypothèque sérieusement les chances de réussite scolaire, et toutes les études l'ont montré de façon irréfutable.

– Mais moi-même, j'ai...

– Tu as de la chance de t'en être sortie, et Papa n'aurait jamais dû te laisser faire. Mais il était prêt à tout, pourvu qu'on ne s'attaque pas à sa tranquillité. »

Laura hurle :

« Je t'interdis de parler comme ça de Papa !

– Tiens, il y a donc un homme qui trouve grâce à tes yeux ? Mais je m'égare. Oui, tu t'en es sortie, parce que toi, tu n'avais pas besoin de l'école. Moi, si. Et Léa, aussi.

– Explique-toi.

– Il y a en tout et pour tout deux types de personnes qui n'ont pas besoin de l'école.

– Vas-y : je sens que tu vas me faire un cours.

– Premièrement, si tu es l'enfant d'un multimilliardaire, ton avenir est assuré : pas d'inquiétude, tu n'as pas besoin de l'école. Est-ce le cas de Léa ? Non, n'est-ce pas : tes bouquins vous permettent de vivre, mais ce n'est pas la fortune, n'est-ce pas ?

– Tes allusions à mes ventes ne me touchent pas. Et en second ? Tu commences à m'amuser, tu sais... »

Valérie hausse les épaules en continue :

– Si tu es hyper-douée dans un domaine, en art, en sport, en affaires, que sais-je. Attention, j'ai dit : douée à un niveau exceptionnel, la meilleure de ta génération. Et dévorée d'ambition, de surcroît. Là encore, tu n'as pas besoin de l'école, tu y arriveras. Tu en baveras, mais tu y arriveras. C'était ton cas : tu étais hyper-douée dans le domaine de l'esbr. , je veux dire de l'écriture.

– Je te remercie...

– Tous les autres ont besoin de l'école.

Tous ! Reconnais que ça fait du monde ! Et c'est le cas, entre autres, de Léa et moi. Et c'est pour cela que je te dis qu'elle est en grand danger : c'est sa vie qui se joue. Non, je n'exagère pas. Il faut reprendre Léa en main !

– OK, je vais lui parler...

– Lui parler !?! Mais ça ne suffit pas ! Il faut la mettre devant ses responsabilités ! Et ne pas la lâcher pendant des semaines, voire des mois ! Et ça va être dur, pour elle comme pour toi ! Tu as bien compris ? Appelle-moi s'il le faut : pour Léa je peux tout faire. Et tu sais que je suis disponible : les enfants sont grands maintenant. »

Trois semaines plus tard, Laura envoyait un SOS à sa sœur :

« Valérie, il faut que tu m'aides : j'ai beaucoup parlé avec Léa, mais elle ne veut rien entendre. Et maintenant elle ramène ses copains à la maison et je ne peux plus travailler !

– Je m'en fous, que tu ne puisses plus travailler, vois-tu. Surtout que tu vas avoir tout ton temps bientôt : tu vas partir en voyage d'étude.

– Comment ça ? Quand ? C'est pas prévu ! Et j'ai des rendez-vous...

– Tu vas partir en voyage d'étude ! » martèle Valérie, qui ajoute « et pendant ce temps-là Daniel et moi on prend Léa. Et tu annules tes rendez-vous : tu ne veux pas que je fasse cela aussi ? »

Cela dura un an : Valérie prit d'abord Léa à part et lui expliqua clairement la situation. Et pendant un an elle ne la lâcha pas : il y eut des cris, il y eut des insultes, il y eut des crises. Mais Daniel et elle tinrent bon. Et au bout d'un an Léa avait suffisamment gagné en maturité pour revenir chez Laura. Au bout de deux ans, toujours suivie assidûment par sa tante, elle fêta avec eux son baccalauréat avec mention. Au bout de sept ans, elle obtenait son Master de Sciences Sociales à la Sorbonne. Léa savait à qui elle le

devait : c'est pourquoi, depuis, elle adorait Valérie et Daniel.

Son emploi de journaliste au Quotidien du Soir, en revanche, elle le devait clairement à Laura : c'est bien pratique d'avoir des relations...

Chapitre IV

« Putain : déjà ! »

Hélas, le radio-réveil est impitoyable : Léa n'a que le temps de se jeter dans ses affaires si elle tient à être à l'heure prévue au journal. Son enquête est bouclée, elle a tous les éléments, mais la rédaction de l'article proprement dit, avec le nombre de signes requis, est loin d'être terminée, d'autant qu'il y aura des données en tableaux pour illustrer le sujet.

Léa est seule, ce matin, cela simplifie les choses. Pas de copain ramené à la maison pour finir la soirée. Pas de copine non plus : elle a essayé une fois, mais n'a pas souhaité recommencer l'expérience, pas franchement agréable. Elle ne fera donc pas son coming out. Tant pis. Elle se lève rapidement, prend le temps de quelques exercices d'assouplissement et d'un coup d'œil vers le ciel en ouvrant la fenêtre. La lueur rosée du petit matin chasse les dernières étoiles : le temps promet d'être agréable aujourd'hui.

En se rendant à la salle de bains, Léa embrasse du regard la pièce principale de son appartement, qu'elle a réussi à rendre sobre et aérée. Elle s'y sent bien, ses amis aussi : elle en est fière. Tout

est en ordre : le ménage a été fait hier à son retour de chez Laura, les plantes ont été arrosées. Une douche rapide, un maquillage discret. Une tenue simple qu'elle a préparée hier soir : jean skinny gris – c'est mieux pour le vélo – chemise de ville blanche et un long gilet pour la fraîcheur du matin. Elle hésite entre ses tennis blanches et des sandalettes à semelles hautes compensées et choisit les tennis blanches en se disant que les autres faisaient trop vacances.

Le petit déjeuner est vite pris : tranche de pain bio acheté la veille au marché, confiture. Bio également, bien sûr ! Le temps d'essuyer avec une lingette cette petite tache de confiture malencontreusement tombée au sol, de changer les piles de son lecteur MP3 et de jeter les anciennes à la poubelle, de s'assurer que son smartphone a bien fini de charger, Léa peut sortir de l'appartement, munie de la batterie de son vélo.

En arrivant au journal, Léa glisse sa batterie sous le bureau qu'elle occupe dans un open space, puis se connecte à la rubrique Sports du journal afin d'avoir les dernières nouvelles du PSG. Non qu'elle soit fan du club, loin de là ; mais elle sait bien que, tout à l'heure, le sujet reviendra inévitablement dans la conversation, et qu'elle devra absolument montrer son intérêt, voire son enthousiasme, pour le foot en général et le PSG en particulier, si elle ne tient pas à être exclue du groupe. En fait, elle souhaiterait bien qu'on lui lâche les baskets avec le sujet, mais c'est apparemment impossible. Elle a toutefois réussi à décliner habilement toutes les invitations au Parc des Princes ou au Stade de France : les hordes de supporters, malgré l'indulgence générale dont ils font l'objet, lui font franchement peur.

Après avoir complété sa fiche sur le PSG, Léa rassemble ses notes et ses documents et s'attaque à la rédaction de son article. Pas très politiquement correct, elle en convient, mais, pour l'avoir vécu, le sujet lui tient à cœur. Et puis, les témoignages recueillis sont édifiants, les arguments scientifiques irréfutables.

« Salut, Léa ! Déjà là ! Alors, ce week-end ? » La bonne tête souriante de Germain, qui occupe le bureau voisin, dépasse de la cloison.

8 h 14 ? Léa vérifie : c'est bien ça ! Germain la salue toujours à huit heures quatorze. Sauf lorsque la SNCF a du retard – enfin, plus de retard que d'habitude. Germain habite un village de l'Oise et arrive en général à la Gare du Nord vers sept heures et demie. Et s'il se rend à la gare en voiture diesel, personne au travail n'en saura rien. Léa aime bien Germain, sa simplicité et sa bonne humeur contagieuse, mais pas aujourd'hui :

« Biz, Germain. Mais DPLT ce matin !

– Compris, répond-il en souriant. Désolée Pas Le Temps ! OK, à tout à l'heure ! »

Et Léa se replonge dans la mise au point de son article, rédige, relit, coupe, complète, relit une dernière fois, joint les documents les plus pertinents, et envoie finalement le tout à Julien, le chef de la rubrique Société pour relecture.

« Ah, les amis, quelle soirée ! Bonjour à tous ! On prend un café ? »

Sylvana, du service culture, fait une entrée théâtrale, comme d'habitude. Toujours vêtue comme si elle arrivait d'un après-midi à la plage, ou qu'elle partait pour une soirée, elle a opté aujourd'hui pour une combinaison noire largement décolletée et surchargée de bijoux.

On ne résiste pas à une invite de Sylvana, et la salle de rédaction se vide rapidement au profit du coin café.

« On y va, Germain ? J'ai fini mon article.

– Pas tout de suite : cette fois-ci, c'est moi qui suis à la bourre. Je vous rejoins tout à l'heure. »

A la machine à café, Sylvana est en train de raconter sa soirée de la veille :

« ...sûr que ce n'est pas un spectacle pour tous les publics. Par moment, je vous jure, les amis, qu'il faut avoir le cœur bien accroché ! Mais la troupe déborde d'énergie et réussit le challenge³ d'emmener l'assistance dans une farandole débridée complètement loufoque, transgressive et jubilatoire ! Dans le contexte de retour de l'ordre moral dans lequel on baigne, un tel spectacle est une bouffée d'oxygène, pour le coup ! Oh, bien sûr, il ne faudrait pas y emmener des enfants...

– Pourquoi pas ? Moi, je ne vois pas pourquoi des enfants en seraient privés, il faut tout leur montrer. » Tous rient.

Ça, c'est Jérôme, du service culture également, toujours prêt à donner son avis dès l'instant qu'il est original. Est-il

3 C'est ce qu'en vieux français on appelait un défi.

utile de préciser que sa connaissance des enfants se limite à en croiser distraitemment dans la rue ? Il appartient à une espèce redoutable, le con qui cause bien, et ne craint rien tant que d'avoir la même opinion que tout le monde.

Cependant, il ne dédaigne pas de faire peuple à l'occasion, cela lui donne de délicieux frissons. Ainsi, il n'hésite pas à proclamer au moment le plus inattendu qu'il a toujours été un fan absolu de Johnny Halliday⁴. Ou du PSG.

« Après le spectacle, reprend Sylvana, j'ai rejoint la troupe et on est tous allés boire un coup au bistrot d'en bas. En fait, on en a bu plusieurs, le temps de discuter de leur spectacle et de leurs projets. Puis on est sortis en boîte. On a fini la soirée chez Loulou, le metteur en scène. On a fini les bouteilles, on a pas mal fumé, aussi... Loulou m'a ramenée chez moi : en fait il doit y être encore ! »

Hilarité générale : les shows de Sylvana déçoivent rarement. Léa rit avec les autres ; elle ne partage pas ses valeurs, mais elle envie sa liberté de ton et son aura.

« J'ai rédigé mon article ce matin, après... Après, enfin, vous voyez ce que je veux dire. »

Nouvelle hilarité.

« Oui, les amis : quelle soirée ! En fait, j'adore jouer : je crois que je ne serai jamais une adulte, et que j'ai gardé mon âme d'enfant, conclut cette adolescente caricaturale. Et toi, Jérôme, es-tu allé à la première du spectacle de Jean-Denis Vincent ? »

4 Surtout fin 2017.

En effet, après de nombreuses années de difficultés, de tournées dans des MJC devant cinquante personnes, le chanteur Jean-Denis Vincent, dont le style exigeant alliait des textes d'une grande profondeur à une musique simple, du moins en apparence, connaissait enfin le succès grâce à sa chanson « Je t'emmènerai ».

« Moi ? Je suis allé au Parc des Princes. »

Etonnement de l'assistance : Jérôme encensait Jean-Denis Vincent dans ses chroniques lorsqu'il était quasi-inconnu !

« Jean-Denis m'a beaucoup déçu, les amis : avec « je t'emmènerai » il est maintenant tombé dans la facilité, et je ne peux pas cautionner ce genre de compromission. D'autant qu'elle s'inscrit dans un mouvement général : les artistes véritables sont maintenant pieds et poings liés face aux grandes compagnies qui occupent l'espace médiatique et remplissent les salles, c'est un peu inquiétant. Le challenge à relever est titanesque, les amis, et l'Etat intervient de façon ridicule avec ses subventions au compte-gouttes là où il faudrait des millions d'euros.

– Des sous ! Des sous, rit Éric, un collègue.

– On ne dit pas « des sous ! », Éric, réplique Édouard, du service économie. On dit : « il faut que l'Etat prenne ses responsabilités. »

– Riez si vous voulez, les amis. Mais pour le coup il est temps d'entrer en résistance. En tous cas, personnellement, j'ai pris le maquis, conclut celui qui reçoit quotidiennement

une dizaine d'invitations à des spectacles, au journal ou à son domicile de l'île de la Cité.

– Et, au Parc, comment as-tu trouvé le match ?, demande Éric. Vertigineuse, la technique de Neymar, non, lorsqu'il a dribblé tous ses adversaires pour marquer seul à la 37^{ème} minute en trompant le gardien ? »

Ça y est, se dit Léa, c'est parti.

C'est en effet parti pour dix minutes de PSG, mais n'ayez pas peur : je vous en fait grâce. Si vous faites partie de la minorité visible – très visible – des fans de foot, je suis désolé de vous imposer cette frustration : je vous recommande donc de vous brancher à un média, n'importe lequel, pour retrouver rapidement votre univers favori⁵.

Jusqu'à ce que Léa, qui souhaite changer de sujet, trouve l'occasion :

« Dites, les amis, depuis une plombe que nous parlons de foot, il serait peut-être temps de réaliser que le PSG, c'est aussi une équipe féminine ! »

Comme prévu, ses collègues réagissent au quart de tour :

– Absolument, rugit Éric. Il est temps que le sport féminin, largement occulté dans les médias jusqu'ici, retrouve la place qu'il mérite !

5 Contrairement aux apparences, l'auteur n'a rien contre le football en tant que sport. Mais force est de reconnaître que le matraquage médiatique venant des footeux a dépassé la limite du supportable depuis de nombreuses années.

– Oui, réplique Édouard, et le foot féminin est largement aussi passionnant que son pendant masculin. J'étais samedi soir dernier à Hambourg pour le match de coupe d'Europe contre les filles de l'Olympique Lyonnais : quel match, les amis, quel match. Pour le coup, je ne regrette pas le déplacement depuis Orly ! »

L'enchaînement était prévisible. Il vint de Corinne, de la rubrique sciences :

« C'est bien joli tout ça, Messieurs. Quand il s'agit de sportives ou d'actrices, là, tout de suite on monte au créneau. On porte aux nues. On apprécie. On défend. Mais quand il s'agit de Madame tout-le-monde, on reste au Moyen-Age. Les femmes doivent toujours subir la charge mentale de la famille, quand elles n'en assurent pas seules la charge tout court ! Et faut-il vous rappeler la différence de salaire entre les hommes et les femmes à travail égal, pour ne citer que cet exemple ? » Et de lancer un regard de défi triomphant à ses collègues masculins.

« Et comment, surenchérit Luc, de la rubrique société. On ne progresse que trop lentement ! Un seul exemple : je viens de recevoir les dernières statistiques de l'INED. C'est assez⁶ édifiant : pour ne citer que cette stat', on y apprend que les femmes vivent seules plus longtemps que les hommes ! Et tout le reste est à l'avenant : j'ai d'ailleurs un article en projet sur cette thématique⁷.

6 « Assez » pour « très », évidemment.

7 Il veut dire « ce thème ».

– C'est une autre façon de dire que les hommes meurent plus jeunes, glisse Éric dans l'oreille de son voisin.

– Sans compter le harcèlement dont elles sont l'objet, assène Jean-Loup, de la rubrique Sports (est-il besoin de préciser qu'il s'appelle en réalité Jean-Louis ?) et elle n'a pas diminué malgré la libération de la parole des femmes ! Au contraire : malgré « Balance ton porc », le nombre de signalements est en constante augmentation, c'est un peu⁸ inquiétant...

– Et comment, éclate Sylvana. Tenez, les amis, ce matin encore ! Je suis venue par la RATP, car ma voiture – électrique, rassurez-vous ! – est en charge. On était seuls, juste deux mecs et moi, dans le bus. Vous voyez comment je suis habillée : hé bien, ils ne m'ont même pas regardée ! Même pas : comme si j'étais transparente ! Ah, les goujats ! »

Elle est encore furieuse de l'incident.

« Hé oui, les amis ! Ils n'ont pas arrêté de discuter ! De temps en temps ils jetaient un regard distrait autour d'eux, mais je suis sûre qu'ils ne m'ont même pas remarquée !

– Quels... » Léa et ses collègues sont révoltées et en perdent leurs mots. Julie, de la rubrique justice, résume le sentiment général, de sa voix immédiatement reconnaissable à l'accent vaguement sud-américano-slave, qu'elle travaille depuis plusieurs années : « C'est bien les mecs, çaa ! An' exiiiiste, qwa !

8 Autre variante pour dire « très ».

– Tu devrais porter plainte. » Édouard a lancé la phrase en toute sincérité. Il y a un moment de flottement pendant lequel Sylvana se demande s'il ne se moque pas d'elle. Il se rend compte de sa bêtise, et tente platement de se rattraper : « Mais c'est vrai qu'il n'y a rien à faire contre les cons... »

Chacun sent bien à ce moment qu'il est temps de changer de sujet : Corinne saisit la perche tendue par Sylvana :

« Mais tu as dit que tu avais une voiture électrique ? Depuis quand ? »

– Depuis la semaine dernière, les amis ! Mais je vous raconterai ça tout à l'heure, à la pause déjeuner. Je se sais pas si vous avez remarqué depuis combien de temps on discute : on va se faire taper sur les doigts ! Qu'est-ce que vous diriez de se retrouver au Parc avec chacun sa bouffe ? »

C'est à ce moment que le portable de Léa se met à siffloter. Elle s'écarte du groupe, car elle ne tient pas à ce que ses collègues voient son Samsung ancienne génération. C'est un message de Germain :

« Appel patron urgent : aller tout de suite sur Henri Serge à propos ton article. »

C'est le genre de message auquel on obtempère sans délai. Car Henri Serge est le rédacteur en chef du Quotidien du Soir. Nous devrions d'ailleurs écrire Henri-Serge, mais ce serait aller contre l'usage qu'il a tenu à imposer. Car le

pauvre homme a eu bien des soucis avec son nom ! Ou plus précisément avec ses initiales.

Initialement, si j'ose dire, il s'appelle Serge Savignon. Vous ne voyez pas où est le problème, je pense. Vous comprendrez lorsque vous vous rappellerez que les journalistes signent en général leurs articles de leurs initiales. Il est vite apparu à notre homme qu'il ne pouvait pas en rester là : je pense que vous voyez pourquoi. Notre homme a cru résoudre le problème en accolant un Henri devant le Serge : cela sonnait bien. De surcroît, cela flattait sa coquetterie de l'initiale triple. Peu après, il s'arrangea pour qu'on l'appelât H2S... Fatale erreur ! Il remarqua bientôt que ses collaborateurs se bouchaient le nez en riant dès qu'il avait le dos tourné. Le temps de taper H2S sur son moteur de recherche favori, il comprit l'ampleur de sa bévue⁹. Mais le mal était fait ! Il envisagea un moment de ne garder que les initiales de son double prénom, mais cela donnait H-S : il ne faisait que déplacer le problème ! Il ne lui restait plus qu'à la jouer modeste, avec une identité en deux mots, comme tout le monde : Henri Serge. Et surtout sans tiret entre les deux, du moins si vous ne souhaitez pas le mettre de mauvaise humeur – ce qui serait bien inopportun, Henri Serge étant un excellent homme tant qu'on ne lui cherche pas noise.

9 H2S est la formule chimique du sulfure d'hydrogène, un gaz à l'odeur caractéristique d'œufs pourris, toxique de surcroît.

Il va sans dire que toute personne qui intègre le journal est mise au courant de l'affaire dès sa première demi-journée de travail.

Mais Léa n'a pas envie de sourire lorsqu'elle entre dans le bureau d'Henri Serge.

« Assieds-toi, Léa. Et bonjour, à propos. Je suppose que tu sais ce que vais te dire ?

– Ecoute, je sais bien que mon article n'est pas très politiquement correct, mais...

– Je vois que nous nous sommes compris. Je tenais à t'alerter car tu vas trop loin. Tu devais faire un article sur l'évolution de la consommation de cannabis chez les jeunes : alors, produits consommés, sous quelle forme et quand, comment ils s'en procurent, d'accord. Mais tu ne devais pas aller jusqu'à parler des conséquences sur leur santé, sur leur réussite scolaire, sur leur sociabilité, ça non.

– Mais enfin, c'est grave ! Le cannabis est particulièrement dangereux à l'adolescence. Il pousse le jeune à l'isolement ! Il limite drastiquement ses capacités de concentration ! Toutes les études montrent que...

– Mais il y a des choses qu'on ne peut pas publier dans le journal : cela va indisposer notre lectorat et par conséquent nos annonceurs ! Je te suggère donc amicalement de reprendre ton article dans un sens plus ... admissible, disons.

– Qu'en termes choisis ces choses-là sont dites... Je suppose que ce n'est pas négociable ?

– Il y a autre chose, Léa : comment vont réagir tes collègues ? » Il marque un temps d'arrêt, puis reprend doucement : « Tu transgresses un interdit tacite, là, Léa. C'est même pire que si tu faisais un article sur l'expansion du loup en te plaçant du point de vue des éleveurs ; le fameux mythe du bon sauvage, tu sais... Là, tu t'attaques au mythe du cannabis récréatif et sans danger. Crois-tu que quelqu'un comme Sylvana, par exemple, va apprécier ? Et elle n'est pas la seule... Tu vas te retrouver à l'index, et les autres collègues vont suivre comme des moutons. Tu deviendras transparente. Hé, oui, Léa, c'est comme ça : ils ont beau dire « les amis », remplir leurs messages de « biz » et d'émoticones, ils sont impitoyables avec ceux qui s'écartent de leur route. Penses-y, Léa. »

Est-ce vraiment le bien-être de Léa dans l'équipe de rédaction qui préoccupe Henri Serge ? Ou plutôt le tirage du journal ? En tout cas l'argument a porté :

« OK, Henri Serge, je vais reprendre mon article dans le sens que tu souhaites. Mais ça me fait mal, tu sais, car l'herbe a failli foutre ma vie en l'air. S'il n'y avait pas eu une femme pour me sortir de là... »

– Merci, Léa.

– Je t'en prie, ne me remercies pas. »

* * *

Les premiers soleils sont les plus tentants, et nombreux sont les collègues qui répondent à l'invitation de Sylvana de se retrouver au Parc. Ils trouvent facilement quelques bancs et sièges de libres. Les plaisanteries fusent lorsque Germain sort de son sac papier un classique sandwich jambon-beurre et une pomme :

« Hé, Germain, je ne sais pas comment tu fais pour manger ça : toute cette chimie !

– Il est chimique, mon sandwich ?

– Le pain, il est bio ? Et le jambon, plein de nitrites, assurément. Je ne pourrais pas avaler ça, j'en ai la chair de poule, dit Léa en sortant sa petite-salade bio de son blister en plastique.

– Sans compter qu'on ne sait rien des conditions d'élevage du porc, et encore moins de celle de son abattage, renchérit Julie.

– Et les antibiotiques !

– C'est pas assez contrôlé, les gens font ce qu'ils veulent : il n'y a pas assez de crédits pour la Répression des Fraudes !

– Je crois surtout qu'il est temps de limiter notre consommation de viande pour mettre un coup d'arrêt à tout ça. Sans compter que l'impact carbone de la viande n'est pas anodin. »

Luc, lui, ne dit rien. Il s'est laissé entraîner par Léa au « Panier Verture et Santé » et contemple tristement le triangle de pain de mie recouvert d'une substance blanche indistincte

qu'il sort de son blister ; ainsi que les quatre petits fruits marrons et ronds, trempant dans une sorte de sirop, dans la boîte transparente qui cohabite au fond du sac plastique avec une serviette en papier et le ticket de caisse. Le tout pour une somme ahurissante. Cette enseigne nationale semblait avoir trouvé une motivation originale pour attirer sa clientèle : le masochisme. Et ça marchait ! D'autant plus qu'elle affichait les trois lettres magiques : B.I.O.

« Ah, les amis, je suis désolée, j'avais mon article à finir ! » C'est Ève qui arrive sur sa trottinette électrique ; enfin, si on peut encore appeler trottinette l'engin massif sur la selle duquel elle est assise : on ne peut qu'espérer qu'elle n'ait pas un jour à la pousser ! Comme il est de notoriété publique qu'elle est la maîtresse d'Henri Serge, personne ne lui fait remarquer qu'elle aurait pu faire à pied les cinq cents mètres qui séparent les locaux du journal du Parc.

« A propos, Sylvana, tu devais nous parler de ta voiture électrique, dit Léa. Comment ça s'est passé ?

– Voilà : à la base, j'en avais un peu assez d'utiliser les taxis pour me rendre aux différents spectacles auxquels je dois assister pour mon boulot. Les taxis, vous savez ce que c'est... »

Tous se regardent d'un air entendu : heureux les gens qui n'ont pas besoin de prendre le taxi !

« Comme j'ai pas un rond, il n'était pas question que j'engage un chauffeur, vous pensez bien. Il ne me restait plus qu'à acheter une voiture. D'un autre côté, je tenais à faire un

geste pour la planète : vous me voyez dans un 4x4 diesel ?
»

Silence pétrifié. Prononcer ici le mot « Diesel », c'est comme parler de lapin dans un navire ! Dans le silence, on entend les enfants jouer dans la cour de récréation de l'école voisine, et le trafic sur le boulevard proche.

« Alors j'ai eu une opportunité¹⁰ pour une voiture électrique et j'ai sauté le pas. Je l'ai depuis la semaine dernière et, au final, les amis c'est gé-ant ! On s'insère dans le trafic sans problème, on roule en silence, on se gare et on recharge gratuitement : gé-nial, je vous dis ! Je profite des nouvelles technologies¹¹ et je ne pollue pas : il suffit de brancher pour recharger¹² ! La planète me remercie, les amis. Dans huit jours, je la prends pour aller à Roissy : j'ai trouvé un séjour d'une semaine aux States pour trois fois rien ! »

Et, désignant la circulation sur le boulevard :

« Et on continue de supporter ça alors que la solution est toute simple !

– Et la qualité de l'air à Paris se dégrade de plus en plus, grogne Julie en rejetant la fumée de sa cigarette. Ce

10 Sylvana veut dire : l'occasion de.

11 La technologie, c'est en réalité l'étude des techniques. Comment on en est venu à appeler ainsi une technique qui a réussi – ce qu'on appelait auparavant une technique de pointe – l'auteur n'en sait rien. Dans le même ordre d'idées, on a : méthodologie au lieu de méthode, cartographie au lieu de carte, etc.

12 Ce qui se passe avant la prise de courant est totalement exclu de l'univers de Sylvana.

n'est pas avec des mesurettees comme la circulation alternée ou la vignette Crit'Air qu'on résoudra la problème. Moi, je n'en peux plus de voir ces diesels sur la plus belle avenue du monde. »

Personne ne rit – ni même ne sourit – d'entendre appeler ainsi, avec une charmante modestie, une artère de leur commune.

« Et vous avez vu, renchérit Édouard, le péage urbain a du plomb dans l'aile. Les associations d'automobilistes ont trouvé la faille juridique.

– Ceux-là ! Accros à la bagnole : se rendent pas compte de l'urgence climatique.

– Et c'est quoi, comme modèle, demande Germain, qui estime avoir assez entendu de leçons de civisme de la part de gens qui habitent à cinq cents mètres maximum d'une station de métro.

– Une petite BMW. » On admirera le « petite » qui change tout.

– Mais alors, tu as le permis ? »

Sylvana se rembrunit : il y a des choses qu'il est difficile d'avouer... Léa réalise un peu tard qu'elle a manqué de tact.

« Oui, finit par convenir Sylvana. À la base, c'est mon père qui m'a obligé : il pensait que c'était indispensable pour aller à la fac. Mais au final, j'ai toujours trouvé un copain pour m'emmener. »

Elle espère bien que cette conne ne va pas, en plus, lui demander pourquoi elle n'allait pas à la fac en métro : avouer en plus qu'on a fait ses études en province, ce serait vraiment too much !

« Et toi, enchaîne-t-elle rapidement, quand passes-tu à la voiture électrique ? Ça ne te tente pas ?

– Moi ? Ça me tenterait assez, mais ce n'est pas possible pour le moment : d'abord, j'ai pas un rond, et puis je n'ai pas le permis. Je crois surtout que je vais attendre la voiture autonome. »

À l'énoncé de ces deux mots magiques, tous les yeux se mettent à briller. Pensez : une ligne de métro personnelle ! Un taxi dont le chauffeur ne râle jamais !

« T'as raison, dit Ève. C'est pour bientôt : tous les constructeurs y travaillent et des prototypes circulent déjà. Corinne pourrait nous en parler : elle a fait un dossier sur cette thématique. Mais je vois qu'elle n'est pas là...

– Ça te surprend ?, demande Édouard. T'as pas remarqué qu'Éric n'est pas là non plus ? »

Ils se regardent en riant : il y aura à coup sûr des clins d'œil et des rires sous cape lorsque Corinne et Éric reviendront au journal tout à l'heure, en veillant à ne pas arriver ensemble ! Et des fines remarques : « Ça va, Éric, pas trop fatigué ? Tu t'es bien détendu ce midi ? Une pause détente le midi, ça fait du bien, hein Corinne ? »

Julie, qui regarde son Iphone, pousse un cri :

« Wah, les filles, vous avez vu ? Serena Williams vient d'entrer dans le court central de Roland Garros : oh, la tenue ! Faut oser ! »

Toutes se précipitent sur leur smartphone et s'exclament à leur tour. Je ne vous décris pas la tenue de cette grande championne : vous n'avez pas pu passer à côté. Les hommes se regardent, haussent les épaules, puis finissent par sortir leur appareil. Julie conclut :

« Bravo, quel courage ! Elle envoie un message clair à tous les rétrogrades : je m'habille comme je veux, ne vous déplaie !

– Hé, les amis, s'exclame Eve, regardez un peu le mec là-bas ! Lol !

– C'est pas vrai, je rêve ! Cette coupe de jean, mais ça fait bien deux ans que ça ne se fait plus !

– Et la chemisette à carreaux, mais c'est complètement has been !

– Et ses bottes, vous avez vu ses bottes ? Ah, ah, ah ! Il est trop, ce mec !

– Ah, le gros nul ! Allez, on lui dit que c'est bientôt les soldes et qu'il a intérêt à en profiter ? »

Soldes. Le grand mot est lâché. Important, ça, les soldes. C'est un sujet sérieux, on ne rigole pas avec ça. De Léa à Édouard, d'Ève à Jean-Loup, tous se préparent pour le grand jour.

Dans l'école, les jeux des enfants ont cessé : ils ont dû rentrer en classe. Léa et ses collègues empilent comme ils

peuvent leurs blisters en plastique dans une poubelle déjà débordante avant de rejoindre les locaux du journal. Dans les allées du parc, ils croisent le véhicule municipal de ramassage des poubelles. Une tente de camping défraîchie est dissimulée sous des arbustes.

« La situation économique est loin d'avoir atteint un niveau satisfaisant, fait remarquer pensivement Édouard. J'ai reçu les derniers chiffres économiques ce matin : les déficits publics se sont encore creusés. Cela fait trop longtemps que les politiques reculent devant les mesures à prendre.

– Telles que ? , demande Germain qui devine ce qui va suivre.

– Par exemple, on a laissé exploser le nombre de fonctionnaires. Il faut rationaliser, fermer les services inutiles.

– Tu es sûr, rétorque Germain ? Moi, je me demande où ils sont, les fonctionnaires en trop. D'abord, je vous écoute : depuis ce matin je n'arrête pas d'entendre « Il n'y a pas assez de moyens accordés à... ». Et puis, tu sais, il n'y a plus maintenant de Poste dans mon village, la gendarmerie est à vingt-cinq kilomètres, la perception à quarante.

– C'est logique : avec Internet on n'a plus besoin de se déplacer pour une démarche ou un papier.

– Sauf quand on n'a pas d'ordinateur, ou quand on habite une zone blanche.

– Yaka créer des lieux où les gens pourront se connecter.

– Et recruter des gens pour les aider ! Bien, Édouard : ça fait un emploi de fonctionnaire en plus ! Autre idée ?

– Résorber le déficit abyssal de la Sécu. Moi, je suis convaincu qu'on ne s'en sortira pas. Il faut réduire le rôle de la Sécu à un remboursement minimal, et responsabiliser les gens en confiant la couverture de l'essentiel des dépenses à des intervenants privés. L'opinion n'est pas mûre pour ça, mais on y viendra, vous verrez ! »

Léa se raidit. Oh, Adriana, si tu entendais ça ! Elle intervient, d'une voix qu'elle réussit tout de même à contenir :

« Tu sais, Édouard, tu vis avec la Sécurité Sociale depuis toujours, ce qui fait que tu ne te rends plus compte de ce qu'elle t'apporte. Déplace-toi dans les pays où elle n'existe pas, vas voir dans le hôpitaux, discute avec les malades : tu ne tiendras plus le même discours ensuite !

– Quand je vous disais que l'opinion n'était pas mûre, répond simplement Édouard, souriant, en poussant la porte d'entrée de l'immeuble.

– Mais c'est grave ! C'est la fin de la solidarité ! Qu'en pensez-vous, les amis ?

– Tu sais, répond Julie, j'ai fait le compte de tout ce que je paie pour la Sécu et de ce que j'en retire : y'a pas photo ! La solidarité, je me demande où elle est, mais ce n'est pas pour moi, en tous cas.

– Et moi, renchérit Ève en entrant dans l'ascenseur, pour ma dernière opération, il a fallu tricher : sinon c'était pas remboursé. Alors, tu sais, ta Sécu, elle est bien malade.

– Vous verrez ! Ou plutôt : j'espère que vous ne verrez pas un jour. »

Ils sont fous ! Léa n'insiste pas et c'est dans le silence que la cage d'ascenseur remonte.

Ce qui n'est pas vraiment exceptionnel, avez-vous remarqué ?

De retour à son bureau, Léa se connecte au réseau interne. Son article, après les modifications de fin de matinée, est cette fois passé sans difficulté. Il paraîtra même en tête des pages Société ; et il est signalé dès la Une. Ouais... On dirait que Henri Serge souhaite la remercier pour les coupures dans son article. En un mot, il lui passe la pommade. Mmm... On ne peut pas dire que cela la console vraiment, surtout après les derniers propos d'É-douard et de ses collègues.

Dans sa boîte, un message. Surprise : encore une convocation, cette fois-ci chez Ludo, le chef de rubrique.

« Tu as voulu me voir ? » Question superflue, mais rituelle.

« Ah, Léa, oui. A propos, très bien ton article.

– Je te remercie. » Saisit-il l'ironie du ton ? En tous cas il n'en laisse rien paraître.

« Léa, j'ai une enquête pour toi : il faut que tu ailles dans le 02. »

– Tu déconnes, là...

– Ben, non... Pourquoi tu dis ça ?

– Mais dans le 02, ya... rien !

– Hé bien si, justement : il y a réellement une enquête à faire, à propos d'un événement qui se passe dans le 02, et je te missionne pour y aller.

– Mais je ne veux pas aller chez les fachos !

– Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

– Tout ce qui est au nord de Paris, tu sais ...

– Ma petite Léa, il me semble qu'un voyage dans le 02 va te faire beaucoup de bien : cela te permettra de te débarrasser de tes préjugés.

– Bien reçu, papa. Alors, tu me le dis, ce que je dois aller faire dans le 02 ?

– Près de Soissons, il y a un village qui s'appelle Montigny-en-Tardenois. Là, il y a une ZAD contre un projet industriel, un truc chimique, je crois. Bref, tu te documentes d'ici la fin de la journée et, demain, tu rencontres les gens de la ZAD pour qu'ils t'expliquent ce qu'ils font et le sens de leur combat. Tu développes ça dans ton article. Oh, à propos, tu es à jour de tes vaccins ?

– Ben oui, pourquoi ?

– Parce que tu vas devoir franchir le périmètre...

– Ha, ha, je ris... Pas nouvelle, celle-là.